

PROJECTILE, SEPIA FILM & NEON PRODUCTIONS
présentent



Prix CNCR
FID Marseille

LE DIVAN DU MONDE

un film de
Sven de Pauw

Un film à prescrire!

**SORTIE NATIONALE
LE 16 MARS 2016**



PROJECTILE, SEPPIA FILM & NEON PRODUCTIONS
présentent



DISTRIBUTION

Shellac

Friche la belle de mai
41 rue Jobin
13003 Marseille
04 95 04 95 92
contact@shellac-altern.org

PROGRAMMATION

Shellac

6 Place du Colonel Bourgoïn
75012 paris
programmation@shellac-altern.org

> *Paris & banlieue*

Lucie Commiot
01 70 37 76 11

> *GRP, Bordeaux*

Anastasia Rachman
01 70 37 76 12

> *Nord, Strasbourg, Lyon, Marseille*

Emmanuelle Lacalm
01 70 37 76 13

PRESSE

Anyways

Florence Alexandre
Vanessa Fröchen
91, rue du Fbg Saint Denis
75010 Paris
01 48 24 12 91
florence@anyways.fr
vanessa@anyways.fr

LE DIVAN DU MONDE

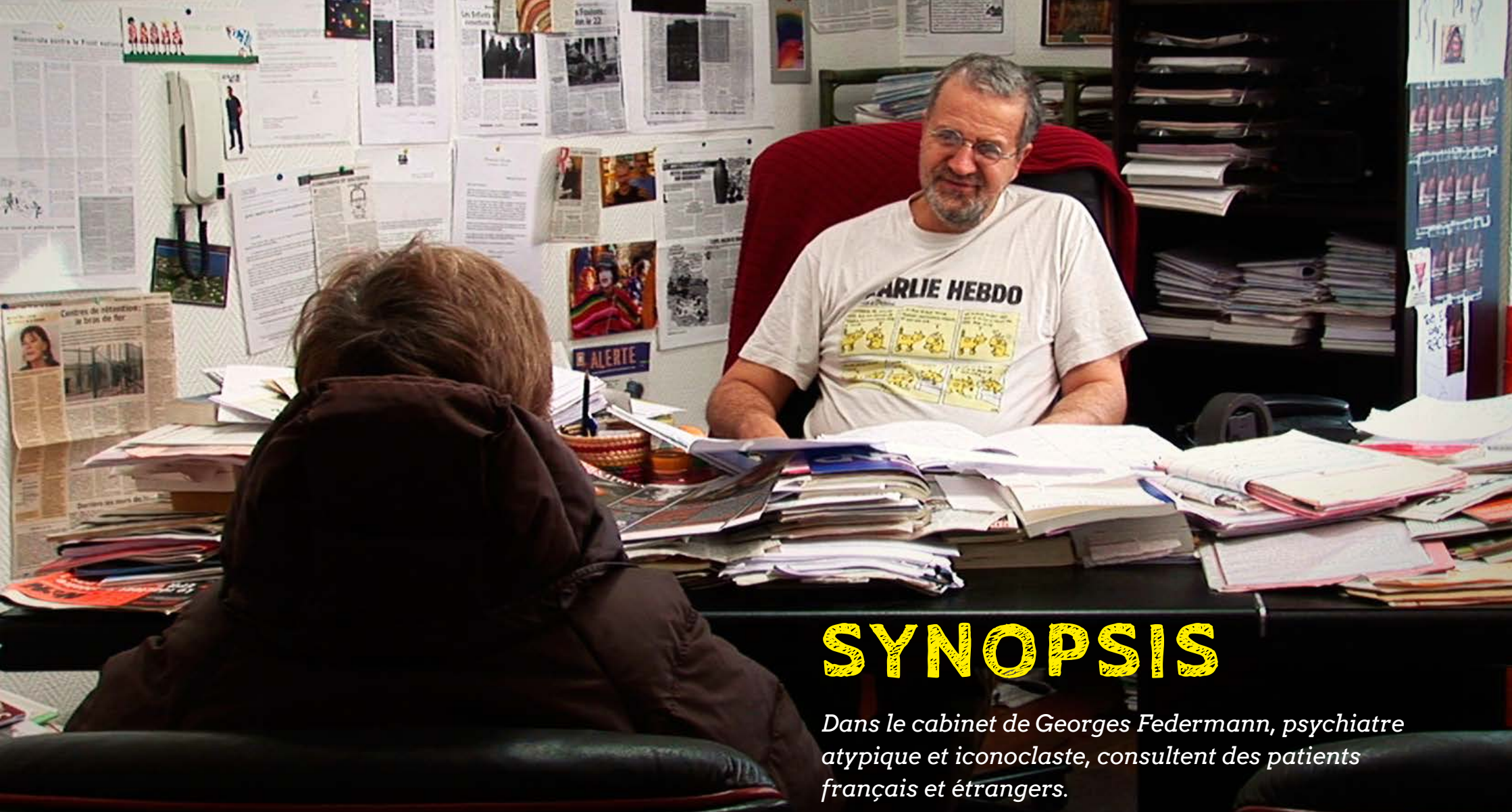
un film de Swen de Pauw

95 min – DCP – 1,85 – 5,1 – 2015 - France – Visa n° 143.858

Un film à prescrire!

**SORTIE NATIONALE
LE 16 MARS 2016**

Matériel presse téléchargeable sur
www.shellac-altern.org



SYNOPSIS

Dans le cabinet de Georges Federmann, psychiatre atypique et iconoclaste, consultent des patients français et étrangers.

Originaires du quartier, du village voisin ou d'un autre continent, Diane, Gilbert, Karim ou encore Claudine viennent confier ici leur histoire.

Pour certains il s'agit de trouver un refuge, une oreille attentive, pour d'autres c'est l'envie de vivre qu'il faut préserver.

ENTRETIEN AVEC SWEN DE PAUW & GEORGES FEDERMANN

© Swen de Pauw



Quelle est la genèse du film, et comment avez-vous rencontré Georges Federmann ?

Swen : En 2001, dans le cadre d'un travail universitaire, j'ai d'abord rencontré une vingtaine de pys en ville. Et Georges Federmann était le dernier de ma liste. J'ai arrêté tout le travail que j'avais en cours, j'étais bloqué. Nous avons beaucoup de choses en commun qui font que nos trajectoires se sont croisées. C'était comme une évidence à ce moment-là : il fallait filmer. J'ai commencé à travailler dessus deux ans après, je pense.

Georges Federmann, vous acceptez facilement la présence de Swen ?

Georges : C'est très compliqué, car malgré toutes les précautions que Swen a pu prendre, les patients restent sans défense. Je trouve que c'est un très beau film, je suis fier d'en être l'accompagnateur. Je suis un psychiatre en fin de carrière, c'est une forme de testament. Ce film était de l'ordre de la transmission.

Quel est le contrat avec les patients ? Ont-ils facilement accepté d'être filmés ?

Swen : C'était évidemment une des principales problématiques de départ, que les patients acceptent un projet remettant en question un principe de base sur lequel ils ont construit leur thérapie depuis, pour certains, des dizaines d'années. Le fait qu'on soit trois à l'intérieur de la pièce et plus seulement deux. C'était très compliqué. Ça a pris au moins deux ou trois ans pour expliquer le projet à tous les patients. Ceux qui voulaient participer au projet venaient les jours où nous étions là, c'est à dire deux jours par semaine. Le deal était qu'à partir du moment où je commençais à filmer je puisse tout filmer, qu'ils ne



choisissent pas leur consultation ni leur jour. Eux évidemment, pouvaient arrêter le projet quand ils voulaient et demander à voir les images. On leur avait donné des cessions de droit ou des autorisations de tournage qu'ils ramenaient chez eux et dont ils discutaient avec leur famille, puisque ça impliquait aussi parfois indirectement leurs proches. Ils pouvaient revenir six mois après et dire : « non en fait, c'était une mauvaise idée, je ne veux plus le faire ». Dans ce cas, on effaçait tout, et évidemment ces patients-là ne font plus partie du projet final.

Sur un plan éthique, est-ce que cela ne vous dérange pas ?

Georges : J'ai « trahi » l'éthique... pour la liberté. J'ai pris ce risque avec Swen, qui a été mon « maître » (alors qu'il pourrait être mon fils)... Grâce à sa détermination, c'est lui qui a mis en oeuvre quelque chose de l'ordre d'une possible transmission, sachant que chacun transmet comme il peut. Nous sommes par notre incarnation un modèle, qu'on le veuille ou non. Ce modèle je l'étais déjà dans ma sphère d'influence et d'espérance. Swen est celui qui m'a autorisé à prendre des risques et à dépasser le cadre extrêmement étroit dans lequel notre société nous délègue nous, les psychiatres, à une action restrictive. La plupart du temps, nous, psychiatres libéraux, on ne soigne pas

les gens dont on voit le destin tragique à la télévision et dans les journaux. C'est comme si plus on était informés, moins on avait à agir. Et donc je me suis dit : les patients et moi on va faire dans un acte collectif, une revendication de liberté. Et on a voulu faire la démonstration que les malades mentaux ne souffraient pas « d'une pathologie de la liberté », mais qu'ils étaient, aussi, contrairement à ce que Sarkozy (quand il était encore Président) a abruptement affirmé, aussi libres de prendre des décisions et même de se tromper. Le plus intéressant dans la thérapie c'est quand on se trompe, c'est quand il y a des erreurs et qu'on est capable ensemble, non pas de les dépasser et de

les régler, mais de trouver un chemin qui va nous permettre de continuer à rester droit jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

Pourquoi utilisez-vous le «tu» avec certains patients et le «vous» avec d'autres ?

Georges : Je les tutoie et les vouvoie en fonction de ce que j'estime être thérapeutique. C'est à dire que la plupart de mes patients me vouvoient et moi je les tutoie quand je sens que ça va aider à les rendre plus libres. Parce que la démarche au cabinet, c'est une démarche en responsabilité et en liberté. Et très franchement, ça m'a rendu moins con.

Quand vous vous penchez sur la pratique du psychiatre en libéral en France, vous vous rendez compte que nous sommes au service du pouvoir. On est des bons artisans mais on bosse pour nos semblables (socialement).

Le bordel sur votre bureau, est-il naturel ou mis en scène ?

Georges : Moi je ne vois pas de bordel sur mon bureau, je vois les histoires du monde, des articles sur la Tchétchénie, sur l'Algérie beaucoup. Une grande partie de mes patients, de mes protégés, ce sont des Algériens. J'ai créé un diagnostic unique au monde : à Strasbourg, sur la place Kléber, entre 1992 et 2002, si je croisais un type qui me disait venir d'Algérie, et qui avait entre 20 et 30 ans, il avait 99% de malchances d'être un traumatisé (psychique), et je faisais tout pour le régulariser. Donc j'ai besoin de lire ce qu'il se passe dans les journaux, d'écouter Jean-Pierre Pernaut sur TF1 pour m'informer de la marche du monde, j'ai besoin de lire tous les journaux complémentaires pour essayer de comprendre les raisons du conflit israélo-palestinien, j'ai besoin de comprendre quels sont les enjeux qui font que Sarkozy est plus clément avec les étrangers que Valls, et donc je n'arrive pas à ranger les articles en même temps que je les lis, ce qui fait qu'ils restent vivants, pour me rappeler à l'ordre et au devoir de la vigilance. Ça c'est l'ordre de mon bureau.

Vous allez chez le psychiatre, et vous y trouvez un ordre parfait... ça, ça m'inquiéterait... si j'étais patient, aller chez un psychiatre

qui a un bureau rangé, ça me ferait presque fuir. Parce que je me demanderai ce qui alimente, ce qui nourrit son imaginaire. Et je me demanderai aussi dans quelle mesure, il est en rapport avec les représentations du monde.

Il y a beaucoup de rires pendant les projections. Le rire peut être bienveillant mais il peut aussi être représentatif d'un certain malaise. Quel est votre ressenti à vous ?

Swen : Je vois exactement ce qui peut vous déranger, mais je pense qu'il ne faut pas être gêné par rapport au rire. Les patients sont les premiers à rire, ce sont les seuls à rire d'eux-mêmes. C'est le fil rouge. On a enlevé beaucoup de choses parce qu'on se demandait si on allait trop loin. Est-ce que le public allait bien comprendre ce qu'on voulait faire passer comme message ? Je pense qu'on a supprimé des moments beaucoup plus drôles, mais peut être beaucoup plus « limites » par rapport à cette question. Dans la construction narrative du film, le rire était quelque chose de primordial. Il était hors de question que le film soit triste car c'est un lieu qui est tout sauf triste, c'est un lieu joyeux, plein de vie. Il y a des mecs qui sont souvent défoncés mais qui restent quand même beaucoup plus vivants que moi à certains moments. J'ai ri là-bas, avec les patients, pendant des années. J'ai ri avec eux comme j'ai rarement ri avec des gens. Et les voir rire eux-mêmes devant les images, c'est quelque chose qui ne fait que me conforter sur le fait que on a bien géré ça, eux et nous. Ensemble.

Georges : La rencontre dans le cabinet, elle est problématique. Le sentiment premier c'est la peur. Moi j'ai peur au cabinet quand je suis face aux patients. Je sais qu'à tout moment, la relation de confiance peut se retourner. Comme dans la vie. Je vois dans chacun de mes patients, une potentielle menace. Donc je trouve que le rire est une partie infime, la partie visible de l'iceberg mais dans le quotidien du cabinet, le sentiment premier c'est la peur et l'angoisse. Et les pleurs. Et de temps à autre, il y a ce déclic qui renvoie du côté de l'inattendu. Peut-être que le rire, dans le film, ce sont quelques moments



inattendus, imprévisibles, qui nous invitent à nous interroger sur ce qu'on attend nous-mêmes de nos vies. En quoi dans nos vies nous sommes dans la répétition, le rituel. Et en quoi un événement particulier, va générer quelque chose d'inattendu. Et si cet inattendu nous gêne, c'est plutôt positif. C'est plutôt intéressant. Et ça peut nous inviter à réinterroger la relation qu'on instaure à l'autre. Dans quelle mesure, dans cette relation et dans la manière de nous y impliquer, nous ne sommes pas «sur commande». Est-ce qu'on n'attend pas quelque chose de l'autre, qu'en fait on lui dicte? Je pense à la relation conjugale, ou à la relation avec les enfants. Est-ce qu'au fond, dans nos vies quotidiennes, le rire et l'inattendu ne sont pas les moments révolutionnaires? Où on va être invités à s'interroger sur le sens de notre présence là. On ne rit jamais des patients, d'ailleurs ils n'ont pas été dupes à la projection. Une des patientes du film, est venue à la première projection, avec son mari et ses deux gosses qui sont majeurs. Elle a pris le risque de découvrir les images avec son mari et ses enfants. C'était pour nous le signe de la confiance qu'elle nous avait accordée. Il n'y a eu aucun regret et aucune peine d'avoir participé à ce travail. Peut-être là où on pourrait voir une trahison, c'est que les patients qui sont venus chez moi, ne sont pas venus pour finir dans un film. Mais en même temps, est-ce que ce n'est pas la vie?

Pouvez-vous nous faire part des particularités de votre pratique ?

Georges: Pourquoi on va chez le psychiatre? On va chez le psychiatre pour vingt-cinq ans de psychothérapie à 61 euros. Non, 80% de mes patients c'est le tiers payant, ils n'avancent pas l'argent. Et je travaille sans rendez-vous. J'ai créé le seul cabinet de psychiatre sans rendez-vous en France parce que je me suis adapté aux patients, comme le mauritanien, l'esclave. Il ne dort pas la nuit, et il ne dormira jamais la nuit. Il sera toujours esclave. Celui qui a été esclave, il le restera toute sa vie. Celui qui a été nazi, il le restera toute sa vie. La caractéristique de ces gens c'est qu'ils ne dorment pas.

Donc ils ne peuvent pas venir à mon cabinet à mon heure et surtout pas le matin. Ce que beaucoup de mes collègues psychiatres n'ont pas compris. Beaucoup de mes collègues psychiatres en libéral, quand vous manquez deux ou trois rendez-vous, ils ne vous gardent pas. Ils vous demandent d'aller voir ailleurs. Moi-même je ne sais pas si j'ai compris particulièrement les choses, si je suis autre chose que sourd et aveugle. En tout cas, c'est à moi de m'adapter à cette clinique. Et cette clinique elle est tellement évidente. Les sans-papiers qu'on a sous la main, qui survivent à la Méditerranée, qui survivent



à la guerre du Caucase ? Ces sans-papiers ils ne dorment pas. Quand vous écoutez ces gens, vous retrouvez les mêmes récits que les rescapés de la Shoah, les mêmes récits que Primo Levi, même récit, même clinique. La moindre des choses, la moindre des hospitalités, c'est d'être à leur heure. Et pas, en plus, de leur imposer une heure qui n'a aucun sens pour eux. Je travaille donc sans rendez-vous, et comme vous l'avez remarqué, ce sont les patients qui prescrivent l'ordonnance. Ce sont mes patients qui déterminent les doses de psychotropes qui vont les soulager. Et ça, ce sont les toxicomanes qui m'ont appris les deux bases du métier, il y a trente ans. Je me suis rendu compte d'emblée, que pour soulager leur souffrance, ce n'était pas à moi de décider de couper tous les psychotropes, mais que c'était à moi d'aller au plus près de la dose qui allait les soulager. Et donc les gens qui ont la plus grande science sur le rapport à la douleur et sur le rapport au traitement ce ne sont pas les praticiens, ce sont les usagers.

Est-ce que la fin du film correspond à des fins de thérapie ?

Georges : J'espère que non !

Swen : Non. En fait ce n'est pas du tout une fin. Peut-être pour certains spectateurs, mais ce n'est pas du tout la manière dont je l'ai construit. Je ne veux pas dévoiler non plus à la fin ce qu'ils deviennent, s'ils continuent, s'ils arrêtent. Comme je ne veux pas dire ce qu'ils ont fait avant et pourquoi ils sont arrivés là.

Mon idée était vraiment d'arriver avec le film comme moi j'ai pu découvrir tout ça. J'ai tout découvert à travers les consultations, je n'ai jamais posé une question, ça ne m'intéressait pas. Fondamentalement, le pourquoi de leur présence ne m'intéresse pas, c'est plutôt comment, au quotidien, ils essaient de s'en sortir par rapport à leurs traumatismes divers. Donc ce qu'on peut voir de tentative de fin à la fin du film, c'est pour nous une manière de conclure sans être trop radical. Il y a même des fins de thérapie au milieu du film.

Est-ce que le film a fait évoluer les patients ?

Georges : En fait les patients sont indifférents au film. On le voit, il y a très peu de regards vers les caméras. La plupart du temps, les patients sont immergés dans leur souffrance. Quand ils viennent dans le cabinet, il y a une totale confiance dans le médecin, d'où la responsabilité immense qui est la nôtre et que moi je décline politiquement. Je ne peux pas laisser un mauritanien arriver chez moi et parce qu'il aurait des problèmes de papiers, des problèmes de logement, des problèmes de nourriture, le renvoyer à Caritas, à l'assistance sociale ou à l'avocat. Le fait qu'ils se soient engagés les uns et les autres dans ce projet, n'a rien changé à leur souffrance.

Vous avez aussi tourné dans la salle d'attente, pourquoi ne pas avoir mis ces scènes dans le film ? Lorsque vous ne serez pas là pour expliquer votre démarche, ces moments risquent de manquer.

Swen : On y a bien sûr énormément pensé. La salle d'attente, c'était mon axe d'entrée dans le cabinet puisqu'avant, je travaillais sur les salles d'attente des psychiatres libéraux strasbourgeois. Je connaissais par coeur vingt-cinq salles d'attente, dont j'avais fait les plans, dont je connaissais à peu près tout, de l'épaisseur de la moquette à l'éclairage. Je savais que les psychiatres avaient mis des stratégies en place en créant des sas pour que les patients ne se croisent pas. Des sas temporels, des sas physiques. Quand j'ai abordé le travail de Georges Federmann par sa salle d'attente, une des premières fois où je l'ai vu bosser, je me suis retrouvé en situation d'attente, j'avais huit blacks avec moi, des mecs énormes, des boeufs, et il faisait chaud, très chaud. Et j'étais tout seul, le blanc au milieu du truc. Et les huit, ils étaient nerveux, fatigués, ils soufflaient, ils en avaient marre, et la salle ne se vidait pas, et tous les quarts d'heure, il y avait quelqu'un qui se rajoutait, au fur et à mesure. Et à la fin, il n'y avait plus de place dans la salle d'attente, et le dernier mec qui est arrivé, se met à attendre devant la porte du médecin directement dans le couloir. Et le médecin sort de consultation, et regarde les quinze mecs, chope

le gars, et dit : « salut tout le monde, ça vous dérange pas, je le prends juste lui là maintenant ». Et les autres ils attendaient depuis trois heures ! Ça c'est la première fois que je l'ai vu travailler. Alors évidemment la salle d'attente c'était très important pour moi, d'ailleurs on a tourné un an et demi dans la salle d'attente et donc le choix de ne pas placer ces images était, et douloureux, et compliqué, mais il était le fruit d'une réflexion collective très longue. A partir du moment où nous avons décidé de sortir le film au cinéma, j'ai travaillé dans le sens de le rendre accessible au plus grand public possible. Il fallait le raccourcir, transformer la structure narrative, concentrer le propos, aller à l'essentiel, retourner à l'essence même du film. Retrouver l'os. A savoir les histoires de vies des patients, qui se déploient véritablement au cours de leur interaction avec le médecin, en consultation. On aurait pu rajouter les scènes, mais je ne trouve pas que ça manque.

Quand le film est projeté, quelles sont les réactions des spectateurs ?

Georges : Un grand nombre d'entre eux a évoqué des sentiments intimes et des expériences existentielles personnelles comme si Le Divan était un révélateur et un projecteur de la vie. De manière dynamique et thérapeutique en réunissant les spectateurs autour de la reconnaissance de la douleur comme une partie fondatrice de nos vies.

Le film dédramatise la douleur morale, la dépression et les souffrances psychiques et constitue un manifeste politique à l'espérance et à la persévérance.

Il révèle la part de liberté tapie en chaque spectateur-usager et remet en question le poids du pouvoir médical pour remettre le médecin à sa juste place de « compagnon de route » et non plus de démiurge.

**Entretien réalisé à l'issue d'une projection
par Olivier Pierre et les spectateurs du FID.
Juillet 2015.**



À PROPOS DE L'APPARITION DE LA CAMÉRA DANS MON CABINET

Le dispositif installé au cabinet consiste en la présence de deux caméras fixes et d'une caméra portée. Nous tournons les mardis et jeudis.

Tous mes patients sont impliqués dans cette démarche et peut-être et surtout ceux qui ne sont pas filmés.

Ils se demandent certainement pourquoi ils refusent de participer et cela a un impact sur le contenu de notre travail, j'en ai conscience aussi. Mais je considère que l'exercice de la médecine, surtout

aujourd'hui, ne peut pas se faire en dehors d'implications politique, sociale et juridique dans la cité. On ne peut pas pratiquer comme si le cabinet était un havre de paix éternel, même si c'est pour y accueillir toutes les misères du monde, tout en restant insensible et comme détaché des (r)évolutions du monde.

On le voit avec les menaces répétées sur l'aide médicale d'état (AME) et les restrictions qui s'opposent de plus en plus à l'accessibilité des soins pour les plus pauvres (augmentation des franchises médicales, etc.)

Ne pas faire de politique et prétendre pouvoir rester dans « une neutralité bienveillante » pour un médecin, constitue une forme « d'hyperpolitisation », paradoxalement, et favorise à mon sens le soutien aux pouvoirs en place qui ne sont pas nécessairement maléfiques, mais qui ont leur propre logique de fonctionnement fondée sur la nécessité de réaliser des économies qui touchent... prioritairement le social ! De même, en ce qui concerne les spécialistes, tout l'enseignement de la médecine durant dix à quinze ans de formation est structuré autour de la reconnaissance des usagers qui auraient le plus besoin de nous... pour ne pas les soigner !

Je l'illustre quand je propose à la profession de faire disparaître Médecins du Monde, avec son accord, pour lutter contre le caritatif et instaurer « une justice médicale ». Ainsi, on ne voit presque jamais chez les psychiatres libéraux les étrangers malades, les toxicomanes, les pauvres qui sont renvoyés à Médecins du Monde ou aux urgences hospitalières.

Sur Le Divan, nous nous demandons avec Swen, et tout le reste de l'équipe, en quoi nous tentons de rendre « de l'humanité » à ces patients trop souvent « transparents » aux yeux de la société. [...]

Georges Yoram Federmann

À PARAÎTRE



LE DIVAN DU MONDE

Un livre de Georges Federmann

140 pages – Éd. Golias

En librairie
début mars 2016

SWEN DE PAUW

Swen de Pauw a 36 ans. Auteur-réalisateur de films documentaires, il est également programmateur, notamment des événements Kings of Doc. Depuis 2010, il est président de l'association Répliques, pour laquelle il crée et coordonne plusieurs dispositifs dans les domaines de l'éducation à l'image, la programmation et la production de films. Il intervient à l'Université de Strasbourg et auprès de différentes associations autour du cinéma. Il a créé la société de production Projectile en 2008. *Le Divan du monde* est son premier long-métrage.

GEORGES FEDERMANN

Strasbourgeois, Georges Federmann, citoyen psychiatre en libéral depuis trente ans, consacre son activité professionnelle à favoriser l'intégration digne et durable des étrangers en situation irrégulière, notamment ceux victimes d'un traumatisme psychique, à la suite des conflits militaires et civils.

Il considère que l'exercice libéral de la médecine entre dans le cadre du service public et que les cabinets individuels ne relèvent pas seulement du réseau libéral, mais sont aussi le fruit d'un investissement collectif de la communauté générale issu des espérances du Conseil National de la Résistance dès 1944.

Il est aussi médecin agréé par l'ARS pour l'examen des étrangers malades, et il dirige le pôle médical régional d'Amnesty International.

Il est expert auprès du Ministère des Anciens Combattants et a examiné, à ce titre, un millier d'Incorporés de force dans la Wehrmacht (les Malgré-nous) et les blessés de tous les conflits et les Opérations extérieures (OPEX) dans lesquels la France a été engagée depuis l'Indochine jusqu'à l'Afghanistan.

Il a créé, il y a vingt ans, le Cercle de mémoire Menachem Taffel (Matricule 107969).

FICHE ARTISTIQUE

Avec

Karim

Sébastien

Diane

Abou

Marie-Thérèse et Jean-Daniel

Claudine

Gilbert et Karine

Marie-Louise

et Georges

FICHE TECHNIQUE

Un film de Swen de Pauw

Co-écriture Etienne Jaxel-Truer

Image et son Swen de Pauw

Montage Katharina Wartena

Etalonnage Yov Moor

Direction de production Agnès Divoux

*Un film produit par PROJECTILE, Swen de Pauw
SEPPIA FILM, Pascaline Geoffroy
et Cédric Bonin
NEON PRODUCTIONS, Antonin Dedet*

Avec le soutien de la Région Alsace

Avec la participation de l'Eurométropole Strasbourg

*Avec le soutien de l'Agence nationale pour la
cohésion sociale et l'égalité des
chances L'ACSE - Commission
Images de la Diversité*

Une distribution Shellac

www.shellac-altern.org